

1943

## Adolphe SZCECINIARZ

### « *Nous vivions l'angoisse au cœur...* »

Témoignage publié dans **Gurs, souvenez-vous**, bulletin de l'Amicale du camp de Gurs, n° 60 (juin 1995), p. 8

*J'ai été interné à Gurs du 19 mars au 26 août 1943, date à laquelle je me suis évadé.*

*Le 25 août 1942, les Allemands ont fait faire par la police française la rafle en zone libre, après la faeuse rafle du Vel d'Hiv. du 16 juillet, en zone occupée.*

*Prévenus à temps, nous avons pu nous cacher dans une ferme aux alentours de Castelnaudary. Avec mes parents, nous y sommes restés cachés jusqu'au 18 mars 1943. Il semblerait que nous avons été dénoncés et les gendarmes sont venus nous arrêter au petit matin, revolver au poing. On nous a transférés à Castelnaudary où nous avons passé la nuit dans une cellule de la prison. Le lendemain on nous a escortés jusqu'au camp de Gurs. Cela se passait le 19 mars 1943*

*Ma mère a été affectée à l'îlot L, dans le camp des femmes. Mon père et moi, à l'îlot B chez les hommes. Notre îlot avait pour chef FORSCHEIMER. Nous étions totalement abasourdis, déprimés par ce qui venait de nous arriver. Nous n'étions plus du tout sûrs du lendemain car nous savions que Gurs était l'antichambre de la déportation.*

Après un temps d'adaptation (car l'être humain est ainsi fait qu'il s'adapte ! ) il a fallu s'occuper de la nourriture. En dehors du danger de la déportation, les fléaux principaux étaient la faim, les punaises et la promiscuité. Je me suis fait embaucher au Secours Catholique. Je devais y bêcher le jardin et planter, en échange d'une gamelle de légumes déshydratés. C'était trop dur pour ce que cela me rapportait: j'en ai parlé à mon chef FORSCHEIMER, qui me fit embaucher à la cuisine de l'ilôt M (Maternité ) chez son amie, Madame GRAF--FENHAGEN. Là, je pus manger à ma faim et même aider mes parents. Il fallait se lever à 5 heures du matin pour allumer les fourneaux. C'était très pénible. J'étais très affaibli par la période pendant laquelle nous étions restés cachés.

Il y avait, au camp, le Secours Suisse. Tous les jeunes, tous les J3 y allaient, car nous avions droit à une ration de Halva. Nous nous y retrouvions sur le coup de 14 heures. Le soir, nous avions l'habitude de nous retrouver au Secours Protestant. Il y avait deux baraques: l'une était une salle de spectacle et l'autre, un endroit où nous pouvions nous réunir, chanter, faire des jeux, oublier notre enfermement, notre précarité. Nous étions une quinzaine à peu près. Le Secours protestant était tenu par deux jeunes femmes allemandes, peut-être antifascistes, je ne l'ai jamais su exactement. Toujours est-il que c'est grâce à elles que j'ai pu m'évader. J'ai essayé de les retrouver, mais je ne sais pas ce qu'elles sont devenues.

Le travail à la cuisine était vraiment trop dur et je sentais que je ne tiendrai pas le coup. Un copain de notre bande, qui travaillait à la distribution des colis, avait demandé à changer de camp. Sa demande avait été acceptée ( ô dérision ! ) Il me propose de prendre sa place aux colis et me présente à son chef, Monsieur MANGIN, qui est d'accord. Je quitte la cuisine mais FORSCHEIMER ne l'entendait pas de cette oreille : il va voir MANGIN, qui le remet vertement à sa place. Je change d'ilôt : je vais à l'ilôt C où dorment ceux qui ont un travail fixe.

Nous vivions l'angoisse au coeur, guettant tous les jours l'arrivée d'une traction noire allemande chez le Directeur. Cela voulait dire : une liste d'hommes et de femmes à déporter. Vers le 24 août 1943, nous la voyons arriver. Ça y est ! Nous sommes tous consignés dans nos baraques.. L'attente commence, les gardes vont d'une baraque à l'autre, bloquent

les issues et consultent les listes. Il s'agit cette fois ci de prendre 40 hommes pour les envoyer travailler sur le mur de l'Atlantique. Les voilà dans notre baraque. Je ne suis pas sur la liste, mais mon voisin si. Il me dit en douce de me mettre devant lui, réussit à sortir et se perd dans la nature. Je l'ai revu à Paris après la Libération.

Un deuxième réussit le même exploit. Le blocus est levé. J'apprends que mon père est sur la liste, et pris. Seulement, il en manque deux ! Le lendemain, je reviens avec le registre des colis et je vois un gradé qui montre un nom à MANGIN. Je comprends qu'il s'agit de ma personne. Il fallait compléter la liste ! Je n'hésite pas: je fais demi-tour et vais directement au Secours Protestant. Les jeunes femmes me cachent pendant plusieurs jours mais, un soir, elles me disent que je ne peux plus rester là, les risques sont trop grands. Elles ont tout organisé. Elles m'indiquent où je peux passer sous les barbelés, éviter les sentinelles et me donnent des endroits où je trouverai des contacts.

Tout se passe bien. Je vais à Oloron Sainte Marie, le lendemain à Pau. De Pau je vais à Toulouse chez les Compagnons de France où j'entre dans un groupe de résistance. Je participe à différentes actions et à la libération de la ville

Adolphe SZCECINIARZ